

INTERVIEW

## STEVEN PINKER

PROFESSEUR DE PSYCHOLOGIE  
À L'UNIVERSITÉ HARVARD

« La rationalité  
nous rend  
plus libres »

**Steven Pinker, votre dernier ouvrage, intitulé *Rationalité*, décrit à la fois ce qu'est la pensée rationnelle et les raisons pour lesquelles nous en avons plus que jamais besoin aujourd'hui. Qu'est-ce qui vous a donné l'envie d'écrire ce livre ?**

Tout est parti d'un cours que je donnais à l'université Harvard sur les bases de la rationalité. Partant du point de vue qu'il est indispensable aujourd'hui, pour toute personne éduquée, de maîtriser les outils de la

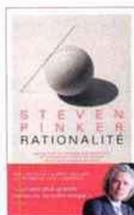
rationnalité, comme la logique, les probabilités, la théorie des jeux, qui décrit les interactions stratégiques de plusieurs protagonistes, la différence entre une corrélation et une causalité (par exemple pour les questions biomédicales ou environnementales). Ces notions ne sont pas intuitives, mais de nos jours elles sont devenues un prérequis pour comprendre le monde qui nous entoure.

Quand j'ai commencé à dire autour de moi que je dispensais ce cours à Harvard, et que je comptais en faire un livre, la première question que l'on m'a posée était : « Pourquoi l'humanité est-elle en train de perdre la raison ? » En effet : pourquoi ce succès des théories du complot, des croyances dans le paranormal, des *fake news*, pourquoi le déni sur le réchauffement climatique ? Répondre à cette question était en soi un défi. Mais c'était aussi un questionnement intéressant pour un psychologue que de savoir comment une espèce capable d'atteindre des sommets de rationalité au point de mettre au point un vaccin contre le Covid en moins d'un an, de comprendre le fonctionnement de la molécule d'ADN et la théorie du Big Bang, était en même temps si vulnérable aux idées les plus absurdes et les plus loufoques, et ce à grande échelle, comme celles d'une Terre plate ou d'une destinée déterminée par un signe astral.

**Vous passez en revue différents biais auxquels notre cerveau est vulnérable et qui nous éloignent souvent d'une approche rationnelle. Peut-on en citer quelques-uns ?**

Oui, à commencer par le biais de disponibilité. Découvert par Amos Tversky et Daniel Kahneman, il consiste à baser nos estimations des risques sur des exemples qui nous viennent rapidement à l'esprit. Si on vous demande si l'avion est plus sûr que la voiture, vous allez avoir en tête des images de crashes parce que c'est spectaculaire et que cela passe à la télévision, et comme vous avez

#### À lire



S. Pinker.  
*Rationalité*.  
Les Arènes, 2021.

ces représentations « disponibles » à l'esprit, vous en déduisez que le risque est plus important que pour la voiture, alors qu'en réalité il est environ cent fois plus faible. De même, si vous devez voter pour un candidat en fonction de son positionnement sur la question du nucléaire (ce qui est un enjeu crucial par rapport au dérèglement climatique), les images de Tchernobyl et de Fukushima sont dans tous les esprits, et votre cerveau se fait une représentation élevée du risque représenté par cette technologie. Alors que d'autres facteurs comme la pollution ou une mauvaise alimentation sont des centaines de fois plus dangereux statistiquement, en termes de mortalité, que les centrales nucléaires – même s'ils ne donnent pas lieu à des scènes mémorables.

Autre exemple : lorsqu'il s'agit d'évaluer les risques et les bénéfices d'une politique de santé, il est aussi crucial que peu intuitif de mettre en œuvre une analyse rationnelle des faits. En conséquence, nous sommes sans cesse amenés à faire des erreurs d'appréciation dans ce domaine. Prenez un exemple : imaginez que la prévalence du cancer du sein dans la population féminine soit de 1%, et que la sensibilité d'un test de dépistage du cancer du sein soit de 90% (sur 100 femmes malades il en détecte 90), alors que son taux de faux positifs est de 9% (sur 100 femmes bien portantes il en déclare par erreur 9 malades). Imaginez maintenant qu'une femme obtienne un résultat positif à son test. Quelle est, à votre avis, la probabilité qu'elle soit atteinte de la maladie ?

**Je dirais qu'elle a 9 chances sur 10 d'être malade ?**

Et c'est, en effet, ce que concluent la plupart des personnes qui reçoivent un résultat positif. Ce qui va provoquer de l'angoisse, d'autres tests, une incertitude lancinante... Or la vraie réponse n'est pas 90% de chances d'être malade, mais 9%. En effet, rappelez-vous que sur

100 femmes prises au hasard dans la population, une seule est malade. Par conséquent, le test positif que la personne a reçu a pu se produire de deux façons : soit l'outil de dépistage a détecté correctement (avec 90% de probabilité) un cas qui a 1% de probabilité de se produire (la personne a un cancer), soit le test s'est trompé (avec une probabilité de 9%) sur un cas qui a 99% de chances de se produire (la personne n'a pas de cancer). Le second scénario a 9,9 fois plus de chances de se produire que le premier. Autrement dit, le premier cas se présente dans 9% des situations de tests positifs. On comprend alors à quel point une approche mathématique et logique peut être de nature à rassurer une personne qui vient de recevoir le résultat de son test ! Et combien d'examen inutiles sont pratiqués à cause de faux positifs...

**Quelles peuvent être les conséquences d'un manque de rationalité sur le plan politique ?**

Des décisions qui engagent des conséquences graves sur des décennies. Aux États-Unis, nous avons été entraînés dans une guerre en Afghanistan et en Irak pour protéger la population contre des attaques terroristes futures, et le résultat a été bien plus de morts liés à la guerre qu'il n'y a eu de victimes du terrorisme dans toute l'histoire du pays. La perception du risque par les Américains ne reposait pas sur une mesure objective de ce risque, mais sur des biais comme le biais de disponibilité. Le refus de développer le nucléaire aura probablement des conséquences dramatiques pour l'équilibre de la planète [les énergies renouvelables ne seront pas suffisantes, du moins pendant un temps, pour compenser la réduction nécessaire du recours aux énergies fossiles, ndlr], en nous condamnant à émettre encore et encore des gaz à effet de serre et des gaz et particules polluantes qui, d'ores et déjà, causent environ

100 000 fois plus de décès annuels que les plus gros incidents survenus dans les centrales.

Un autre danger est l'utilisation par certains politiques de nos biais de perception. Ceux qui regrettent un prétendu âge d'or et cherchent des voix en promettant un retour à une grandeur passée ne peuvent le faire que parce que nous mémorisons mieux ce qui ne fonctionne pas, que ce qui s'est amélioré. Le discours décliniste repose en partie sur ce biais.

Nous sommes souvent aveugles aux faits qui relèvent du progrès : même si l'on meurt moins aujourd'hui de la faim, de la guerre, des maladies dans le monde qu'il y a un siècle ou deux, même si l'espérance de vie s'est allongée et que la prospérité matérielle n'a cessé d'augmenter, la plupart des gens n'ont pas conscience de ces changements parce qu'ils ne font pas les gros titres des journaux. Quand les statistiques mondiales montrent qu'environ 100 000 personnes sortent chaque jour de la pauvreté, personne ne s'en rend compte parce qu'il n'y a pas de scandale à monter en épingle.

Le résultat est qu'aussi bien à gauche qu'à droite de l'échiquier politique les citoyens finissent par considérer que les élus sont corrompus, que l'insécurité monte de partout et que le monde dans son ensemble est en voie de perte. Tout cela résulte à la fois de notre biais de disponibilité, mais aussi de notre sensibilité exacerbée aux pertes plus qu'aux gains (un autre biais mis en évidence par Tversky et Kahneman) et du fait que le seul moyen de se rappeler ce qui va bien est précisément de retourner aux faits, de les mesurer et de les analyser au prix d'une démarche rationnelle. Cette démarche, il faut donc l'encourager, la diffuser et l'enseigner. Et ce n'est pas inutile, loin de là : il est important de rappeler ce que la rationalité a apporté pour améliorer les conditions de vie des humains sur Terre, sans quoi un nombre grandissant de personnes

en arriveront à une vision si noircie de la société qu'elles considéreront qu'il vaut mieux faire exploser tout le système en se jetant dans les bras de gourous nostalgiques qui, eux, ne savent rien de la rationalité.

**Les règles logiques, les probabilités, les statistiques, tous ces outils de la rationalité que vous exposez dans une partie de votre livre, demandent des efforts de compréhension importants. En un mot : la rationalité, c'est dur. Se pourrait-il donc que nous ne soyons pas faits pour cela spontanément ?**

Oh, si, nous sommes rationnels de nature. La capacité du cerveau humain à raisonner a probablement été sélectionnée par l'évolution. Il y a des études très précises sur les peuples de chasseurs-cueilleurs qui vivent aujourd'hui sans contact avec la civilisation moderne, probablement comme le faisaient nos ancêtres du paléolithique. C'est le cas des San du Kalahari, en Afrique du Sud. Ce que l'on voit chez eux est une pratique quotidienne de la rationalité comme moyen de survie. Ils ont une façon de pister le gibier qui est typique d'une démarche scientifique : ils formulent des hypothèses à partir d'indices fragmentaires présents dans leur environnement naturel, et font des hypothèses sur l'animal dont ils observent les traces, sa condition physique, son sexe, la direction qu'il a prise, etc. De là ils formulent des déductions sur sa position, sa distance, son poids, en utilisant les outils classiques de la rationalité, comme la logique, le raisonnement bayésien (fondé sur des statistiques d'événements similaires rencontrés par le passé), et en évitant des biais comme l'argument d'autorité (l'analyse du chef n'est pas la meilleure parce qu'il est le chef mais parce qu'elle se tient), en se méfiant de leur première impression, du biais de confirmation qui pousse à

accorder plus d'attention aux signes qui confirment une hypothèse qu'à ceux qui les réfutent, et veillent à garder à l'esprit des scénarios alternatifs. Et cette rationalité leur est utile car cela les aide à survivre ; ils pratiquent la chasse par épuisement, poursuivant l'antilope jusqu'à ce qu'elle s'effondre, incapable de se lancer dans un nouveau galop de fuite. La rapide antilope leur échappe toujours dans un premier temps. Mais leur raisonnement leur permet de savoir où ils vont la retrouver un peu plus tard, afin de la débusquer de nouveau, de la forcer à une nouvelle fuite éprouvante, jusqu'à ce que son énergie s'épuise.

**Dans ce cas, pourquoi avons-nous tant de mal à rester rationnels aujourd'hui, comme le montrent les croyances délirantes que l'on rencontre sur les réseaux sociaux, ou les théories complotistes ?**

Nous avons hérité de nos ancêtres chasseurs-cueilleurs une rationalité qui est très efficace dans notre environnement proche, et dans des situations concrètes. Là où nous sommes moins doués, c'est pour développer des outils abstraits comme la logique formelle, les probabilités, qui peuvent s'appliquer non seulement à notre environnement immédiat, mais aussi à des sujets qui ne nous sont pas familiers, que ce soit pour comprendre l'origine de l'Univers ou la meilleure façon de gérer des sociétés de millions d'individus en utilisant les lois de la statistique. De tels outils conceptuels ont dû être inventés au cours de l'histoire humaine, puis inculqués à l'école, ils ne nous viennent pas naturellement. Ce n'est qu'avec le développement des sociétés complexes et l'invention de l'écriture que nous avons abstrait les principes du raisonnement sous forme de lois générales dissociées du contexte quotidien. Dans des règles de logique comme «P implique Q». Soit P. Alors Q», P et Q peuvent être



**Face à la complexité du monde moderne, notre rationalité « instinctive » est dépassée et il nous faut l'aide d'outils de raisonnement, qui doivent être enseignés et exercés.**

n'importe quoi, de l'antilope au proton en passant par un virus ravageur. Ces outils d'une puissance universelle sont récents à l'échelle de notre évolution, ils ne sont pas naturels, ils doivent être enseignés. Si bien que nous avons en fait deux zones de rationalité : une rationalité dite «écologique» (un terme qui signifie ici «pratique»), qui s'applique aux choix de notre quotidien, et qui est totalement naturelle et

largement partagée ; et une rationalité formelle, qui passe par la maîtrise de ces outils abstraits, et qui ne vient qu'au prix d'un apprentissage.

**Ces deux « zones de rationalité » expliquent-elles les comportements parfois absurdes de nos contemporains ?**

De fait, de nombreuses croyances délirantes se rapportent, non pas à la sphère privée et à la vie quotidienne, mais à la sphère politique et publique. Les personnes qui croient à QAnon [une grande théorie conspirationniste qui a accompagné la montée au pouvoir de Donald Trump, voir *Cerveau & Psycho* n° 138, ndlr], par exemple, ont souvent des emplois, des enfants, ils remplissent leur réfrigérateur et le réservoir de leur voiture, vont chez le médecin quand ils sont malades, ont des plans de retraite, en somme se comportent de manière parfaitement rationnelle à leur propre échelle, pour tout ce qui touche aux décisions concrètes et se présente de

manière tangible à leurs sens et leur entendement. En outre, leurs croyances irrationnelles n'ont pas d'impact sur leurs vies. Si vous croyez à QAnon ou si vous n'y croyez pas, cela ne change rien à votre revenu, à la façon dont vous allez rendre vos dossiers en temps et en heure, à la méthode que vous employez pour détailler les comptes d'un client si vous êtes expert-comptable, pour réparer un moteur si vous êtes mécanicien, ou pour opérer un patient si vous êtes chirurgien. Les deux domaines sont en quelque sorte hermétiques l'un à l'autre. En fait, la seule manière dont cela peut vous affecter, c'est en vous faisant accepter dans un groupe (ceux qui partagent vos croyances) ou rejeter par un autre. De ce point de vue, il peut être parfaitement rationnel d'adhérer à des croyances erronées, si elles vous permettent de nouer des contacts qui vous avantageront personnellement, ou si elles vous attirent le respect et l'estime d'autres personnes qui appartiennent à votre coalition, que ce soit votre parti, votre quartier, votre communauté web, etc.

**Du point de vue de l'individu, ce serait donc « rationnel ». Mais cela peut aboutir à des résultats collectifs désastreux.**

Nous sommes ici dans ce que les économistes et les psychologues sociaux ont appelé la « tragédie des biens communs ». Si le fait de nier le réchauffement climatique vous permet d'être bien vu dans un certain milieu et d'accéder à certains avantages, il est d'une certaine façon rationnel pour vous de le faire. Mais si d'autres agissent de la même manière pour la même raison (et surenchérissement pour être encore mieux vus), le déni climatique devient une idée puissante qui va commencer à peser sur le destin de tous, donc sur le vôtre.

De même, croire en QAnon, même si cela n'affecte pas votre capacité à gérer votre vie quotidienne de

manière totalement sensée et raisonnée, va commencer à poser des problèmes quand des millions de personnes feront la même chose. Car le risque est, *in fine*, de porter au pouvoir un individu qui, lui, est susceptible de mettre en place des mesures qui vont changer concrètement la vie de beaucoup de gens.

**Comment ces effondrements rationnels pourraient-ils être évités ?**

Il me semble que le rôle des institutions est capital. Si les individus présentent des zones de rupture de la rationalité comme celles que nous venons d'évoquer, des institutions comme une presse responsable, pratiquant le *fact-checking* et respectant une déontologie stricte, tirant son succès d'une réputation d'exactitude, mais aussi une science validée par des collègues de pairs et par des méthodes de vérification expérimentale empirique, ou bien la démocratie libérale faisant une place importante au débat ouvert en politique et à la transparence des



consultations, tout cela peut aider la société à se comporter de façon rationnelle, lorsque la cognition des individus fait défaut.

**Tout ce que vous décrivez – une presse exacte et déontologique, notamment – semble peser de moins en moins face à une économie de l'attention, notamment portée par les réseaux sociaux, où les informations délivrées au public sont avant tout un moyen de capter son attention sans se préoccuper de la véracité des faits...**

Nous sommes au début d'une ère qui a vu l'information et la communication bouleversées par internet et les réseaux sociaux. Il faut s'adapter et mettre en place des systèmes de régulation, ce dont on aperçoit les premiers signes, comme la pression qui commence à être mise sur les médias sociaux pour modifier leurs algorithmes de façon à favoriser la propagation des faits avérés et à alerter sur les dangers des fausses

informations virales, ou pour éviter de créer des vulnérabilités de l'image de soi chez les adolescents. C'est toujours le même problème qui se pose avec le développement rapide de nouvelles technologies de communication, comme ce fut le cas avec les premiers journaux bon marché au XIX<sup>e</sup> siècle : cela inaugure souvent une forme d'anarchie épistémique. Si vous vous replongez dans les journaux de cette époque, vous verrez qu'ils étaient truffés d'articles que nous appellerions des *fake news* mais qui occupaient une pleine page dans la presse, sur des monstres marins en plein atlantique, des civilisations sur Mars, des théories complotistes ou des cabales dénuées de fondement contre des personnalités politiques de leur époque. Dans les années 1910 et 1920 le journalisme s'est réformé en se dotant de codes de déontologie et d'écoles de journalisme, comme contre-mesure à ces débordements. Aujourd'hui, internet et les réseaux sociaux sont un phénomène si récent et si inédit qu'il est difficile de savoir à ce jour quelles seront les contre-mesures. Mais on a déjà vu par le passé que les gens ont besoin de savoir et n'aiment pas être dupés encore et encore.

**Sauf si, comme vous le dites, cet aveuglement permet de se sentir accepté dans un cercle social, ou tout simplement de se laisser bercer par une vision du monde reconfortante. Que préférons-nous, au bout du compte : la vérité, ou nous sentir bien ?**

Ma réponse est que, au bout du compte, la vérité nous aide à nous sentir bien. Prenez cet exemple simple : quand votre enfant est malade et que vous le soignez par l'imposition des mains – comme cela se voit parfois – il risque de mourir ; alors que si vous lui offrez un diagnostic rationnel et un traitement médical éprouvé, il a beaucoup plus de chances de guérir. Ce n'est qu'un exemple. La rationalité permet de

choisir ce qui est mieux pour soi et surtout de ne pas se tromper sur les moyens de l'obtenir. C'est un outil de liberté.

Donc la réponse à votre question est qu'il faut être davantage conscient du fait que, *in fine*, étant donné que les lois de l'Univers sont vraies, que vous y croyiez ou non, vous avez plutôt intérêt à croire en elles. Alors, évidemment, ce n'est pas un message très facile à exploiter parce que, pour l'appliquer, il faut faire confiance à la communauté scientifique. Aucun de nous ne peut comprendre l'ensemble des données scientifiques de son côté, et il doit s'en remettre au long enchaînement d'idées, de raisonnements et d'observations qui ont abouti à un savoir scientifique – comme, par exemple, la technique des vaccins. Ce que cela implique, c'est que les chercheurs, les journalistes, et les gouvernements, doivent constamment prouver qu'ils méritent cette confiance. Et pour cela, ils doivent régulièrement expliquer comment ils sont arrivés à leurs conclusions, pourquoi ils ont plus de chances de parvenir à la vérité qu'une rumeur aléatoire sur internet, mais aussi expliquer sur quoi se fondent leurs recommandations et aussi admettre un taux d'erreur tout en expliquant qu'il existe des méthodes pour les corriger.

**Les institutions dont vous parlez ont-elles suffisamment fait pour mériter la confiance du public ?**

Non, et c'est une grosse partie du problème. Les scientifiques, notamment, doivent travailler dur pour gagner cette confiance parce que si la science n'est rien d'autre pour les gens qu'une croyance de plus, cela ne tiendra pas. Du fait qu'elle est faillible et qu'elle repose sur la correction constante d'erreurs, la réaction du public peut être très mauvaise, du genre : « Un jour vous nous dites qu'il ne faut pas porter de masques, un autre vous nous dites qu'il faut en porter. » Non, il est essentiel de



**L'aptitude à la rationalité a probablement été sélectionnée par l'évolution. Chez les San du Kalahari, en Afrique du Sud, qui vivaient comme les chasseurs-cueilleurs du paléolithique, le raisonnement méthodique – notamment à la chasse – est une condition de la survie.**

communiquer sur les données, sur les hypothèses, sur les décisions qui sont prises, les risques d'erreur, les mesures à faire pour savoir si on est dans le bon chemin, etc.

**Évidemment, la capacité du public à entendre ce discours va dépendre de la formation intellectuelle reçue dès l'enfance. Quel rôle doit jouer l'école, d'après vous ?**

Je crois qu'elle a un rôle à jouer pour inculquer les règles de base de la rationalité, comme les probabilités, pour augmenter la conscience que les enfants ont de leurs propres biais cognitifs, comme le biais de confirmation, le biais de disponibilité, le raisonnement par anecdotes («Je connais un cousin qui a été vacciné et qui a eu le virus»), l'argument d'autorité («Il a raison parce qu'il a un diplôme»), l'argument *ad hominem* («Vous ne devriez pas écouter ce que dit cet homme politique parce qu'un de ses amis a été condamné pour agression sexuelle») ou la cognition motivée (le fait de privilégier un raisonnement parce qu'il donne une conclusion qui nous convient bien). Les gens devraient savoir très tôt dans la vie que ce sont des pièges, des failles qui nous empêchent de prendre les bonnes décisions. Mais il faut continuer ensuite sur la durée, jusque dans nos vies d'adultes et nos activités professionnelles, à travers des formations pour les chercheurs, les éditeurs, les décideurs. Comme je l'ai dit, ce n'est pas intuitif et il faut y revenir sans arrêt.

**Le monde de demain est incertain. L'humanité contribue à détruire sa propre planète, ce qui constitue un archétype de l'irrationnel. La raison seule peut-elle surmonter cet obstacle ?**

Le problème est que, paradoxalement, elle y participe ! Pour un pays, refuser de réduire ses

émissions de gaz à effet de serre est parfaitement rationnel. C'est le contraire qui ne le serait pas. Si vous ralentissez votre économie alors que les autres états ne jouent pas le jeu, vous avez tout perdu : vous n'empêchez pas le réchauffement climatique, et vous portez le fardeau supplémentaire de la récession dans un monde qui continue dans sa course à la concurrence et à l'exploitation des énergies fossiles. Nous sommes de nouveau dans une autre situation de tragédie des biens communs. Et dans cette tragédie, ce qui nous manque, c'est une instance régulatrice qui assure que tous les acteurs économiques fassent les mêmes efforts. Nous ne l'avons pas, et il est bien peu probable que nous l'ayons un jour. Il faut donc s'attaquer à ce piège de la rationalité qui est la tragédie des biens communs.

**Comment s'y prendre ?**

En l'abordant sur deux fronts : politique et technologique. Sur le plan politique, le seul moyen de sortir de la tragédie des biens communs est d'enclencher des logiques d'associations multipartites : plusieurs États s'engagent à faire des efforts, et en fonction de leur capacité à tenir leurs engagements, se donnent ou non leur confiance pour des accords de coopération sur d'autres plans. Ici, le facteur de réputation tient un rôle essentiel. Par exemple, les États-Unis se sont retirés à un moment des accords de Paris, or cela a des conséquences car il n'est jamais bon d'apparaître comme un partenaire peu digne de confiance. Les États-Unis font des demandes, pour d'autres questions, auprès d'autres États pour obtenir leur coopération en matière de lutte antiterroriste, pour l'échange de données de santé pour la lutte contre le Covid, ou pour contrer la fraude fiscale. S'ils ne respectent jamais leurs engagements sur la question climatique, d'autres vont commencer à leur dire : vous n'êtes pas fiables. On ne peut pas faire

affaire avec vous. Alors évidemment, ils ont la puissance nécessaire pour intimider et forcer la coopération dans bien des cas, mais pas éternellement. Le *soft power*, c'est ça. Ce type de rapports faisant intervenir la fiabilité et la réputation a joué un rôle par le passé, pour aboutir à des accords sur la limitation des émissions de CFC afin de résorber la couche d'ozone. Ou pour mettre fin aux essais nucléaires. Cette logique consiste à faire émerger une sorte de club de pays fiables.

**Et l'angle d'attaque technologique ?**

La tragédie des biens communs concernant le climat est la tendance irrépressible de tous les pays à vouloir poursuivre une croissance basée sur l'exploitation des énergies fossiles parce qu'elles sont moins chères, et qu'y renoncer est insensé d'une certaine façon à court terme. Le meilleur moyen d'inverser cette tragédie est de développer des sources d'énergie propre moins chères. Il faut investir massivement dans cette direction, et on sait que l'option qui a actuellement le plus de chances de réussir est le développement de réacteurs nucléaires de quatrième génération. L'électricité sera malgré tout plus chère pour les transports à cause du coût des batteries, notamment, mais cette approche combinée avec une taxation forte (et socialement juste) du carbone, peut inverser la balance.

**Cela fait beaucoup de conditions à remplir !**

Il faut essayer. Nous n'avons rien à perdre. La raison impose de faire évoluer les choses dans ce sens. Fondamentalement les humains ne veulent pas perdre ce qu'ils aiment. Si on leur donne les bons outils pour faire les choix leur permettant d'atteindre cet objectif, il y a de bonnes chances qu'ils y arrivent. ●

*Propos recueillis par Sébastien Bohler*